

temple; il trouva cette tête, en or, d'une très grande valeur¹. »

Josèphe n'a point de peine à réfuter de pareilles inventions. Elles ne devaient pas moins être renouvelées plus tard contre les chrétiens, malgré leur caractère grossier et ridicule². En 1856, on découvrit à Rome dans une chambre du palais des Césars, au mont Palatin, un *graffito* représentant un crucifié à tête d'âne. Il n'est pas douteux que celui qui a tracé à la pointe, sur le mur, cette image informe, mais d'un sens très clair, n'ait voulu représenter Jésus-Christ, le Dieu de la religion nouvelle, et ne nous ait fourni, sans s'en douter, une preuve à sa manière de la foi des premiers convertis à la divinité de Notre-Seigneur. Il a figuré³ en effet auprès de la croix un chrétien, appelé Alexamène⁴. Celui-ci adore le Sauveur à la façon antique, c'est-à-dire en baisant sa

¹ Josèphe, *Contra Apion.*, II, 7, p. 373; *Fragmenta historicorum græcorum*, 18, t. III, p. 513.

² Movers a recherché l'origine de cette fable dans sa *Phönizien*, t. I, p. 297. Posidonius, comme nous l'avons remarqué (plus haut, p. 93), en fut le premier auteur, *Fragmenta historicorum græcorum*, édit. Didot, t. III, p. 256; J. G. Müller, *Des F. Josephus Schrift gegen den Apion*, p. 258.

³ Voir Figure 3. Réduction à un tiers de l'original.

⁴ « D'après une autre inscription graphite ainsi conçue : CORINTIVS EXIT DE PÆDAGOGIO, M. Fr. Lenormant, dit Martigny, avait jugé que là se trouvait le *pædagogium*, c'est-à-dire l'école des pages du palais impérial, et de nouvelles découvertes du même genre sont venues donner raison à cette judicieuse interprétation. Alexamènos était donc un écolier chrétien qu'un de ses condisciples idolâtres avait voulu mettre ainsi en scène pour le tourner en ridicule, et nous n'hésitons pas à en voir la preuve dans un nouveau graphite qu'il nous a été donné de lire nous-même dans une cellule voisine, et où le

main¹. Une inscription grecque, en mauvais caractères cursifs, explique la scène entière :

ΑΛΕΞΑΜΕΝΟΣ ΣΕΒΕΤΕ ΘΕΟΝ².

Alexamène adore son Dieu³.

Cette caricature est conservée aujourd'hui au Musée Kircher. Elle paraît appartenir à la fin du II^e siècle ou au commencement du III^e. C'est la fable racontée par Apion sur le Dieu des Juifs qui doit avoir donné tout d'abord naissance à la fable sur le Dieu des chrétiens,

titre de FIDELIS, chrétien baptisé, est attribué à Alexamenos : ΑΛΕΞΑΜΕΝΟΣ. FIDELIS. » *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*, art. *Calumnia*, 2^e édit., in-4^o, Paris, 1877, p. 110.

¹ « In adorando, dexteram ad osculum referimus. » Plinè, *H. N.*, XVIII, 2. Voir Allard, *Rome souterraine*, 2^e édit., p. 334, et les monuments figurés publiés dans Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, t. I, 1873, p. 80-81.

² Σεβete est pour σεβeteu.

³ Garrucci, *Il crocifisso graffito in casa dei Cesari*, in-8^o, Rome, 1857; traduit par O. van den Berghe, dans *Deux monuments des premiers siècles de l'Eglise*, in-8^o, Rome, 1862; Northcote et Brownlow, *Roma sotterranea*, 2^e édit., 2 in-8^o, Londres, 1879, t. II, p. 316-318; voir aussi p. 346 et 347; F. Becker, *Das Spotterucifix der römischen Kaiserpalaste*, Breslau, 1866; Kraus, *Roma sotterranea*, in-8^o, Fribourg, 1873, p. 222; Id., *Das Spotterucifix vom Palatin und ein neuentdecktes Graffito*, in-8^o, Fribourg, 1872; Id., *Le Crucifix blasphématoire du Palatin*, trad. Ch. de Linas, dans la *Revue de l'Art chrétien*, t. XIV, 1870, p. 97-129; Visconti, *Di un nuovo graffito palatino relativo al cristiano Alessameno* (Extrait du *Giornale arcadico*, nouv. sér., t. LXII), Rome, 1870. Cf. Min. Félix, *Octavians*, 9, t. III, col. 261; Tertullien, *Apolog.*, 16; *Ad nationes*, I, 14, t. I, col. 364 et 579; Noesch, *Caput asinium, Eselscult*, dans les *Theologische Studien und Kritiken*, Heft. III, 1882.

⁴ P. Allard, *Rome souterraine*, 2^e édit., p. 335.

parce que la première était devenue très populaire parmi les païens, comme nous le savons par Tacite et par Plutarque¹, et que, dans les premiers temps, on confondait ensemble les adorateurs de Jésus-Christ et les sectateurs de Moïse, à cause de l'origine judaïque du Christianisme².

Apion rapportait contre les Juifs une autre fable non moins fautive et non moins absurde que celle du dieu à tête d'âne : c'est celle des victimes humaines offertes dans le temple de Jérusalem ; elle a pu contribuer, pour sa part, à accréditer la fable païenne sur le festin de Thyeste qu'on reprochait aux chrétiens³. Voici le récit d'Apion, tel qu'il nous a été conservé par Josèphe :

Il raconte au sujet des Grecs une autre fable, pleine de calomnies contre nous. Il dit qu'Antiochus trouva dans le

¹ Tacite, *Hist.*, v ; Plutarque, *Sympos.*, iv, 5, 10. Tacite et Plutarque ne racontent pas d'ailleurs la fable de la même manière qu'Apion.

² Tout en rapportant à Apion l'origine première de cette fable, nous n'excluons point l'origine « accidentelle » que lui attribue Tertullien, *Ad nationes*, I, 14, t. I, col. 579.

³ Les païens accusaient les premiers chrétiens de renouveler le festin de Thyeste, en suçant le sang d'un enfant couvert de pâte, après qu'il avait été frappé de plusieurs coups de couteau par un nouvel initié, défiguration méchante, mais très transparente, du mystère de l'Eucharistie. Voir Minutius Félix, *Octavius*, 9, t. III, col. 262 ; S. Justin, *Dialog. cum Tryph.*, x, t. VI, col. 496 ; Athénagore, *Legat.*, 3, t. III, col. 896 ; Théophile d'Antioche, *Ad Autolyce.*, III, 4, t. III, col. 1125 ; Origène, *Cont. Cels.*, VI, 27, t. XI, col. 1333 ; Actes des martyrs de Lyon, dans Eusèbe, *Hist. Eccl.*, v, 1, t. XX, col. 413. Voir Chr. Kortholt, *Paganus obrectator sive de calumniis gentiliū in veteres Christianos*, in-4°, Kiloni, 1698, I, III, c. IX, p. 544-606 (Bibliothèque nationale, H⁹¹⁶).

temple (de Jérusalem) un lit et un homme couché dans ce lit. Au près de lui était une petite table couverte de mets, de poissons, de noix et d'oiseaux. Cet homme fut d'abord fort étonné, mais bientôt il rendit grâces au roi de son arrivée, parce qu'elle devait être pour lui un précieux secours ; tombant à ses genoux et la main droite étendue, il lui demanda de le mettre en liberté. Le roi lui ordonna de s'asseoir et de lui dire qui il était, pourquoi il se trouvait en ce lieu et quelle était la cause de cette abondance de viandes, placées devant lui. Il raconta alors en gémissant et avec beaucoup de larmes sa cruelle destinée. « Je suis grec, dit-il. Pendant que je parcourais cette province pour ramasser des vivres, je fus saisi soudain par des étrangers, conduit et enfermé dans ce temple. Ici, je fus caché à tous les regards, mais engraisé avec toute espèce d'aliments. D'abord cette abondance inopinée me causa de la joie, mais depuis elle excita mes soupçons et me remplit d'inquiétudes. Enfin, ayant interrogé les serviteurs qui venaient près de moi, j'appris quelle était la loi ineffable des Juifs pour laquelle on me nourrissait. Tous les ans, ils faisaient de même à un moment donné : ils saisissaient un Grec étranger, ils l'engraissaient pendant un an, et ils le conduisaient ensuite dans un bois ; là, ils tuaient cet homme et ils offraient son corps en sacrifice selon leurs rites ; ils mangeaient de ses entrailles, et ils faisaient serment, en immolant ce Grec, d'avoir toujours la haine des Grecs. Après cela, ils jetaient dans un fossé les restes de leur victime. » (Apion) rapporte encore qu'il ajouta qu'il ne lui restait plus que quelques jours (avant le moment fatal), et qu'il pria le roi, s'il révérait les dieux des Grecs, de déjouer en sa personne les embûches des Juifs et de le délivrer de ses maux¹.

¹ *Fragmenta historicorum græcorum*, Apion, 19, t. III, p. 513-514.

Telles sont les fables que racontait Apion contre « la loi des Juifs, » leur religion, leurs pratiques. Ces bruits calomnieux portèrent leurs fruits. Accueillis avec avidité par la crédulité publique, ils soulevèrent la haine populaire contre les enfants d'Abraham et contre leurs Écritures, auxquelles on attribuait, comme à leur principe, ces rites odieux qui faisaient frémir les païens d'horreur. On se représentait les Livres Saints sous des couleurs d'autant plus noires qu'on ne les connaissait pas. On croyait sans peine, ainsi que le disait Apion, qu'ils commandaient d'immoler un Grec à Jéhovah. Que d'exclamations de haine cette croyance ne devait-elle pas arracher à la foule ! Et comme le peuple aime à rire de ceux qu'il déteste, autant qu'il se plaît à les accabler d'invectives, que de moqueries sur le Dieu à tête d'âne ! Avec quelle joie il devait applaudir Antiochus souillant, avec du jus de viande de truie, ces pages, à ses yeux exécrables, qui faisaient des observateurs de la Loi les

Diodore de Sicile, xxxiv, 1, rapporte en partie les mêmes choses, d'après Posidonius, édit. Didot, t. II, p. 531 : « Amicorum ipsius (Antiochus Fidelis) plerique, ut summa vi urbem (Jerusalem) expugnaret, gentemque Judaeorum interneeceione deleret, consulebant : solos enim inter omnes nationes a consuetudine alterius gentis abhorrere, et hostium loco habere cunctos mortalium. Majores etiam ipsorum ex omni Ægypto fugatos, velut impios et diis exosos, fuisse demonstrabant... Exterminatos autem circumscita Hierosolymis loca occupasse, genteque Judaeorum in unum corpus redacta, odium adversus homines traditione propagasse. Ideoque leges prorsus alienas promulgasse, ne mensam cum alia natione communem haberent unquam, neque illi bene cuperent... Hæc ubi disseruerant amici, hortatores Antiocho summopere erant, ut gentem funditus exstingueret : sin minus, ut abrogaret leges, et vitæ instituta mutare illam cogeret. »

ennemis du genre humain ! La Bible passait ainsi pour le plus odieux des livres. Les chrétiens, qu'on assimila longtemps aux sectateurs de Moïse, furent victimes de cette confusion¹ et enveloppés dans la même haine ; on propagea contre eux des calomnies semblables, et comme ils vénéraient l'Ancien Testament à l'égal des Juifs, on se servit, pour les attaquer, des mêmes armes dont on s'était servi contre ces derniers. Leur premier adversaire, au sein du polythéisme, Celse, semble avoir puisé dans Apion une partie de ses objections contre les Saintes Écritures².

C'est ainsi que commencèrent, par la calomnie et par le mensonge, les attaques contre les Livres Saints. Les fables inventées ou ramassées par Posidonius et par Apion furent le prélude de cette guerre qui dure encore. Nous allons voir les sectes gnostiques, dont Alexandrie, la patrie adoptive d'Apion, fut le berceau principal, combattre, pour la plupart, l'Ancien Testament, en attendant que les païens combattent tout à la fois l'Ancien et le Nouveau.

¹ Cette confusion fut d'ailleurs avantageuse sous quelques autres rapports aux premiers chrétiens. Voir P. Allard, *Rome souterraine*, 2^e édit., in-8°, Paris, 1874, p. 57, 59.

² Voir E. Pélagaud, *Étude sur Celse*, in-8°, Lyon, 1878, p. 422. Cf. Origène, *Cont. Cels.*, IV, 35, t. XI, col. 1081.